

Festival du nouveau cinéma **Les espaces des (im)possibles**

Élie Castiel

Number 288, January–February 2014

Federico Fellini : le poète, le rêveur et le magicien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2014). Festival du nouveau cinéma : les espaces des (im)possibles. *Séquences*, (288), 24–24.

Festival du nouveau cinéma

LES ESPACES DES (IM)POSSIBLES

Poursuivant sa démarche consistant à programmer, entre autres primeurs, toutes sections confondues, des films gagnants dans des festivals internationaux, le Festival du nouveau cinéma a entamé cette 42^e édition avec l'injustement mitigé *Triptyque*, du duo Pedro Pires et Robert Lepage (voir critique, p. 60).

Élie Castiel

Faut-il se réjouir du Prix de l'innovation attribué à *Miss Violence* du Grec Alexandros Avranas, disciple incontesté de la bande à Yorgos Lanthimos (*Canine*) et Athina Rachel Tsangari (*Attenberg*), ces deux derniers visiblement beaucoup moins irritants ? La crise sociale et surtout économique grecque est montrée sous un angle biscornu, alors que le spectateur doit deviner les subtilités affectives d'autant de symboles ne favorisant que le talent évident d'un cinéaste qui ne fait qu'expérimenter avec la forme. Est-ce assez pour convaincre le spectateur du bien-fondé de l'entreprise, fort louable, mais tenant sur des fils prêts à casser à tout moment ?

Depuis que le FNC a ajouté « Temps Ø » à sa programmation, on sent une nette division entre le cinéma éclaté et celui plus sérieux. À tel point qu'il est parfois difficile de donner un caractère précis à cet événement. Quoi qu'il en soit, c'est à se demander si le choix comme Grand Prix focus décerné à *Gerontophilia* n'était pas en fait attribué à Bruce LaBruce pour son travail d'exploration de la sexualité *fringe* dans le cinéma canadien. Est-ce intentionnel si les acteurs sont mal dirigés et la mise en scène manque d'esprit et de rythme ? Autre déception.



Floating Skyscrapers

Claude Lanzmann nous avait bouleversés avec *Sboah* (1985) et cette fois-ci, avec *Le Dernier des injustes*, il continue sa démarche sur le souvenir et plus encore sur la mémoire et la parole. La majeure partie du film consiste en une entrevue-fleuve menée en 1975 par Lanzmann à Rome avec Benjamin Murmelstein, seul président survivant du Conseil juif du ghetto de Theresienstadt. C'est une véritable confrontation en douceur (le tournage lors d'une journée sereine d'automne romain n'est donc pas fortuit) entre deux hommes qui privilégient le face-à-face pour mettre fin à un épisode tragique de l'Histoire. Au bout du film, c'est avec tristesse que nous saisissons son authentique

porté : la prise de conscience d'un cinéaste qui semble avoir fini de traverser les chemins indicibles du temps.

Si *Le Dernier des injustes* est, par sa forme, minimaliste, la Brésilienne Maria Clara Escobar propose l'image frontale pour faire parler son père, Carlos Enrique Escobar : sur la politique, le syndicalisme, l'Histoire de son pays, l'intime même. C'est alors que *The Days with Him* (*Os Dias com ele*) devient une exploration cinématographique interventionniste qui interroge l'idée du plan, d'où ces faux raccords, ces hésitations avant de filmer, ces multiples remises à plus tard. Édifiant, mais trop long.

Les films à thématique homosexuelle sont présents chaque année. En plus du très beau *L'Inconnu du lac* du sensible Alain Giraudie (voir critique sur notre site), le Polonais Tomasz Wasilewski aborde le thème dans *Floating Skyscrapers* (*Płynące wie owce*), deuxième long métrage bénéficiant de la présence de deux comédiens excellents et d'une mise en scène à la fois impartiale et soutenue. Évitant les clichés associés au genre, Wasilewski invente des situations qui oscillent entre l'agressif et l'incarné. La caméra filme ces quelques courtes scènes intimes et intenses entre les deux amoureux comme s'il s'agissait d'oblitérer l'environnement autour d'eux, situant leur complicité, malgré une société visiblement homophobe, autour du royaume des possibles.

L'Association québécoise des critiques de cinéma a attribué le prix du Meilleur film de la sélection internationale à *L'Escale*, coproduction franco-suisse de l'Iranien Kaveh Bakhtiari. Si les intentions sont fort louables, plonger la caméra dans l'univers des *sans-papiers*, le discours respire farouchement le parti pris. La parole n'est donnée qu'aux clandestins, des individus prisonniers dans un *no man's land* inquiétant (Athènes, en Grèce), où autant les autorités que les habitants doivent composer quotidiennement avec une grave crise économique et sociale. Ces illégaux attendent qu'un passeur les conduise dans un autre pays. Entre-temps, Bakhtiari se montre solidaire avec un groupe en particulier, partageant le quotidien, filmant les angoisses et les rares moments d'espoir vain, suivant l'évolution de la situation chez chacun de ces individus sans pays fixe. Entre une mise en scène qui favorise l'image crue, parfois même désordonnée, et une tendance vers la poétique du désespoir, *L'Escale* demeure une œuvre essentielle.

Et sur une note personnelle, même si une grande partie de la programmation des longs métrages se présente depuis quelques années comme une accumulation d'avant-premières, force est de souligner que le FNC contribue largement à nourrir l'appétit vorace d'un public de cinéphiles inconditionnels.